

Pour ce dimanche je vous propose cette homélie de la pasteur Françoise Mézi. Quand je l'ai lu j'ai sentie et compris, sa justesse, sa vérité. Ésaïe 40,1-5

Ces cinq versets du livre d'Ésaïe ont eu une large postérité. Tout d'abord dans la prédication de Jean le Baptiste telle qu'elle nous est rapportée dans Matthieu, Marc et Luc, puis dans la réflexion théologique de l'évangile de Jean. Et pour finir dans notre langage courant, car c'est de là que vient l'expression 'crier dans le désert' qui signifie parler sans être entendu, ne convaincre personne.

Une longue histoire, mais des malentendus. Je m'explique. Je vous ai lu la traduction qu'on peut faire de ces versets au plus près du texte. Le malentendu provient du verset 3.

Parce que dans ce verset, deux mots différents sont utilisés pour parler du désert. Le premier, midbar, désigne un lieu inhabité en périphérie des campements ou des villes, l'endroit où l'on fait paître les troupeaux. Le second, araba, fait référence à un lieu aride où il n'y pas d'eau.

La voix crie donc dans les pâturages et pas dans le désert : Une voix crie : dans les pâturages, dégagez le chemin du Seigneur, dans les lieux arides rendez directe la route vers notre Dieu. Pourquoi utiliser deux mots différents ? Pour rendre l'idée suivante. Mettez-vous dans la peau du berger qui fait paître son troupeau. On imagine une déambulation dans de vastes étendues herbeuses, sans but autre que de nourrir les animaux. Le berger a le souci de ses animaux et de bien les nourrir.

Dans la symbolique biblique, le troupeau c'est nous, l'assemblée des fidèles. Le berger c'est celui qui a la responsabilité de la gouvernance du peuple – le roi dans le contexte de l'Ancien testament. La nourriture, c'est la nourriture spirituelle, ce qui permet de donner sens à nos vies – de les sauver. Donc la gouvernance du peuple consiste à rappeler au peuple le cap éthique fixé par Dieu – ce difficile exercice d'avoir à chercher le juste milieu entre la justice pour tous et la miséricorde pour chacun. Voilà le quotidien de la gouvernance, tel que résumé dans la première partie du verset.

Mais voilà que, tout à coup, le troupeau se retrouve dans un endroit où il n'y a pas d'eau. Si on ne fait rien, le troupeau va mourir de soif. Et là, Ésaïe conseille de tirer au plus court vers la parole de Dieu. Dans la symbolique biblique, l'eau c'est la Parole de Dieu. Souvenez-vous en Ésaïe 55, versets 10 et 11 – c'est Dieu qui parle : « La pluie et la neige tombent des cieux, mais elles n'y retournent pas sans avoir arrosé la terre, sans l'avoir rendue fertile, sans avoir fait germer les graines. Elles procurent ainsi de la semence au semeur et du pain à celui qui a faim. Eh bien, il en est de même pour la parole qui sort de ma bouche : elle ne revient pas à moi sans avoir produit d'effet, sans avoir réalisé ce que je veux, sans avoir atteint le but que je lui ai fixé. »

Autrement dit : dans les pâturages, dégagez le chemin du Seigneur et dans les lieux arides tirez au plus court vers notre Dieu. Les lieux arides symbolisent les temps difficiles que traversent le peuple. Ce conseil de gouvernance, une fois reformulé en clair, est donc le suivant : au quotidien, tournez les yeux vers le Seigneur ; dans les difficultés allez à l'essentiel : justice et miséricorde.

Mais voilà, le conseil est formulé en hébreu, en utilisant une image, une métaphore, du registre pastoral. Vers le troisième siècle avant Jésus-Christ, la diaspora juive de l'empire grec est importante. Et dans cette diaspora, on ne parle plus hébreu. En Palestine on le comprend encore, mais ailleurs, on parle grec et on ne comprend plus l'hébreu. Pour que la parole de Dieu puisse encore être comprise est alors prise la décision de traduire la Bible hébraïque en grec.

Cette traduction a lieu à Alexandrie – un centre culturel important : souvenez-vous de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie. Là, on est en milieu urbain. On traduit en grec et en grec, il n'y a qu'un seul mot pour traduire désert, c'est le mot *erēmos*, qui désigne un lieu où il n'y a personne. Quand on veut parler d'un lieu aride, on précise 'sans eau' : *erēmos anudros*. La traduction en grec aurait donc dû être : dans le désert – *erēmos* - dégagez le chemin du Seigneur, dans les lieux arides - *erēmos anudros* – rendez directe la route vers notre Dieu. Mais voilà, on est à Alexandrie, en ville et celui qui a traduit n'a sans doute aucune idée de la manière dont on fait paître un troupeau, donc il n'est pas sensible à la précision apportée par araba. Et comme c'est un littéraire qui cherche une traduction concise et élégante, il ne voit pas l'utilité de répéter le mot *erēmos* il traduit : une voix crie : Dans le désert, préparez le chemin du Seigneur, rendez droite la route vers notre Dieu.

Ce qui était une précision pastorale utile est devenu un effet de style, où les deux parties de la phrase disent la même chose – en gros préparer consiste à rendre droit. Mais ça n'est pas le sens de départ. Le sens du départ, c'est que dans les pâturages, on oriente le troupeau vers Dieu en déblayant la route pour pouvoir toujours garder Dieu en vue. L'idée est donc que dans les pâturages on garde le cap pour que, quand viennent les difficultés, on sache immédiatement vers où se diriger. On voit bien l'idée : le berger déambule dans les pâturages, mais il connaît parfaitement l'emplacement du point d'eau, pour pouvoir y retourner au plus vite si le troupeau a soif.

Mais dans le milieu urbain de la Septante, l'idée de départ s'est trouvée simplifiée en un simple déblaiement, renforcé par la suite du texte : Toute vallée sera élevée, toute montagne et toute colline s'abaisseront. Ce qui est escarpé deviendra plaine et les pics se transformeront en larges vallées. Seule a été gardée l'idée de déblayer pour que, d'où que l'on soit, on puisse voir la splendeur de Dieu. L'idée du raccourci à prendre a été perdue : elle est devenue un simple sous-entendu.

Dans le Nouveau testament, quand est cité l'Ancien testament, c'est la Septante qui est utilisée. Même si ceux qui écrivent le Nouveau testament comprennent l'hébreu, ils n'improvisent pas leur propre traduction – ils se réfèrent à celle qui a été validée, celle de la Septante.

Donc Jean-Baptiste cite Ésaïe dans la version de la Septante : Dans le désert, préparez le chemin du Seigneur, rendez droite la route vers notre Dieu. Et là se produit un phénomène étonnant : nos traductions désignent le désert comme étant le lieu où crie la voix, pas le lieu où se trouve le troupeau. Nos Bibles écrivent : Une voix crie dans le désert– deux points – préparez le chemin du Seigneur, rendez droite la route vers notre Dieu. Ce qui laisse entendre que Jean-Baptiste est tout seul quand il prêche et que personne ne l'entend – d'où l'expression crier dans le désert. Or le texte nous dit que Jean baptise des foules, il est loin d'être tout seul !

Bon, et alors ? L'idée de départ, en gros reste valide : Jean le Baptiste prépare la venue de Jésus le Fils de Dieu.

Je suis d'accord avec vous, mais il me semble que ce malentendu a fait manquer la véritable signification de la fin du texte. Celle qui nous intéresse quand le texte nous raconte le baptême de Jésus. Souvenez-vous : Alors que tout le peuple était baptisé, Jésus fut aussi baptisé ; et pendant qu'il priait, le ciel s'ouvrit. L'Esprit saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe. Et une voix se fit entendre des cieux : « Tu es mon fils bien-aimé ; en toi je trouve toute ma joie. »

Ouvrez vos Bibles. Toutes s'accordent pour écrire Tu es mon Fils bien-aimé. Mais pour la fin, il y a quasiment autant de traductions que de Bibles, ce qui montre bien que le texte n'est pas bien compris. Et si on reprend les textes hébreu et grec, on s'aperçoit que le verbe grec de cette fin de verset, le verbe eudokeo, a été utilisé ailleurs dans la Septante pour dire rendre droit, direct. Et donc ça change tout : le verset devient : Tu es mon Fils bien-aimé, par toi je rends direct (sous-entendu) le chemin qui mène à moi. Autrement dit : Tu es mon Fils bien-aimé, le raccourci vers moi. La voix du ciel répond à la voix qui crie depuis la terre pour annoncer l'accomplissement en Jésus de la prophétie d'Ésaïe.

De là sans doute le fait qu'on ne trouve pas de récit du baptême de Jésus dans l'Évangile de Jean, mais une référence au chemin. Vous vous souvenez laquelle ? Je suis le chemin, la vérité et la vie (Jean 14,6)

Alors, qu'est-ce qu'il faut en penser ? Tout d'abord, que traduire c'est compliqué, parce qu'on n'a jamais les mots qu'il faudrait pour traduire exactement le mot de départ – par exemple pas de mot en grec pour traduire araba. Et ensuite que l'environnement culturel du traducteur influe sur sa pensée. Le citadin d'Alexandrie n'a pas compris la référence aux pratiques pastorales et le christianisme naissant veut insister sur le fait que Jean le Baptiste n'est pas Jésus et suggère donc que sa prédication ne sert à rien.

Tout ça pour insister sur le fait que la Parole de Dieu est vivante. Elle ne peut se laisser enfermer dans une seule compréhension et elle est toujours vibrante d'actualité. L'Évangile du jour (Luc 3,15-22) est une critique on ne peut plus actuelle des institutions qui ont perdu le cap éthique, il n'en est pas moins vrai qu'elle a été écrite dans un environnement qui n'a rien à voir avec le nôtre.

Paul Ricoeur rappelle : Il ne faut jamais perdre de vue que pour la première génération chrétienne, il y avait une écriture. Cette écriture c'était la Bible, c'est-à-dire l'Ancien Testament. En face de cette écriture, il y avait une parole qui était une prédication vivante. [...] La première prédication représentait une déconstruction de la lettre de l'Ancien Testament. Cette prédication est devenue à son tour une deuxième lettre, qui s'est empilée sur l'autre. D'ailleurs nous lisons maintenant un livre qui s'appelle la Bible. On la lit bout à bout, c'est l'ancienne écriture, puis la nouvelle, cela donne deux écritures que nous appelons les Saintes Écritures.

Le problème qui se pose c'est : comment revenir à la parole, comment restituer à la parole ce qui est devenu écriture ? L'annonce de l'Évangile – la Bonne nouvelle au sens étymologique – doit vraiment annoncer des bonnes nouvelles, et pas des préceptes culpabilisants et moralisateurs. L'Évangile tel qu'il a été rédigé au I^{er} siècle n'est pas pour celles et ceux qui l'entendent du prêt-à-penser, des recettes simples de 'bonne conduite', mais du prêt à vivre.

Ce qui veut dire que pour que cette Parole redevienne vivante, nous parle pour aujourd'hui, il y a deux conditions indispensables : la première, c'est la prière et la seconde, c'est d'en revenir aux textes sources.

Pour la première condition : nous avons prié avant d'écouter le texte et vous le méditez peut-être de la même manière en y repensant cette semaine.

Mais pour la seconde condition, celle du retour aux sources comme condition indispensable à la lutte contre les malentendus tels que celui que je viens d'illustrer, il y a une très bonne nouvelle. La technique nous permet aujourd'hui avec des sites et des techniques ad hoc d'y accéder sans passer deux ans à apprendre le grec et l'hébreu.

Notre Église s'investit dans la vulgarisation de ces nouvelles technologies avec des initiatives telles qu'Orpailier la Parole. Au moment où nous réfléchissons à la manière de former les ministères particuliers votés par le synode de Toulon en mai dernier, c'est une très bonne nouvelle ! Même des formations courtes de deux ans peuvent avec ces outils donner accès sans douleur aux textes sources bibliques.

Et ça, c'est le meilleur rempart contre le fondamentalisme, la lutte contre les interprétations univoques et réductrices, qui trop souvent instrumentalisent la Parole vivante et libératrice en une morale qui étouffe et enferme.

Une lutte qui fait partie de l'ADN de notre Église. Notre Église est une Église ouverte, sans parti pris autre que la conviction de nos liturgies de baptême : Jésus-Christ est le Seigneur.

Ce que l'Évangile de Jean formule ainsi dans la conclusion de son introduction : Dieu, personne ne l'a jamais vu, mais celui qui nous conduit à lui, c'est Jésus (Jean 1,18).

Amen.